

Mondes logiques

Brice Halimi

14 décembre 2016

Je voudrais examiner la question du monde d'un point de vue logique (au sens large).

1 Monde et logique apophantique

Ce qui, dans beaucoup d'esprits, prive la logique de toute priorité au regard de la question du monde, c'est la conception *apophantique* de la logique, qui fait de la logique la logique *du monde*. Étant la logique du monde, la logique vient après le monde, au sens où elle le présuppose de manière essentielle.

Qu'est-ce que la conception apophantique de la logique ? C'est essentiellement la conception que nous héritons d'Aristote. Selon cette conception, la logique est solidaire de la langue naturelle et s'inscrit dans la perspective de l'exhibition-énonciation (*apophansis*) des découpages objectifs du monde sensible. Parler, c'est toujours dire quelque chose d'un quelque chose visé comme substrat physique, et la logique n'est rien d'autre que le relevé des formes syntaxiques d'un tel dire.

Le sens des catégories aristotéliennes, en particulier, est d'intégrer la perception à la constitution d'un monde physique objectif. Il est d'abord de classer l'ensemble des prédicats sous un nombre fini de déterminations physiques, tout prédicat étant à chaque fois attribué à un sujet selon l'axe d'une certaine catégorie (qualité, manière d'être, relation ...). Le sens des catégories est ensuite de dessiner une continuité allant de la perception à la démonstration, selon le support de l'idée de cause. Je voudrais reprendre ici les profondes analyses de Claude Imbert, notamment à propos du syllogisme de l'éclipse de la Lune, que Aristote prend pour exemple dans les *Seconds Analytiques* : la Terre s'interpose devant la Lune, toute interposition de la Terre produit une éclipse, donc la Lune subit une éclipse. Autrement dit, l'éclipse est la privation de lumière de la Lune causée par l'interposition de la Terre : le syllogisme analyse une qualité (la perte de lumière de la Lune) par une relation (d'interposition). Notre perception est par là convertie

en une autre perception, mais une perception seulement virtuelle : si nous étions sur la Lune, nous percevrions l'éclipse, et celle-ci n'aurait pas à être démontrée, puisqu'elle ferait l'objet d'une connaissance directe. Comme le dit Aristote en 90a 26 :

Que la recherche porte toujours sur le moyen, cela résulte manifestement des cas où le moyen terme tombe sous les sens. Nous ne le cherchons, en effet, que parce que nous ne le percevons pas [...]. Mais si nous étions sur la Lune, nous ne rechercherions ni si l'éclipse a lieu, ni pourquoi elle a lieu, mais le fait et le pourquoi seraient en même temps évidents.

Le syllogisme se substitue ainsi à l'énoncé perceptif, il le prolonge, mais il établit par là même une forme de commensurabilité entre la cause et le fait, entre l'explication (physique) et la déclaration (apophantique) du phénomène perçu. En suggérant qu'un observateur situé sur la Lune percevrait l'éclipse, Aristote suppose que le champ perceptif s'inscrit sur le fond d'un monde physique (régé ici par les mouvements des corps célestes). Le syllogisme organise en quelque sorte toutes les associations prédicatives données à la perception pour leur conférer l'ordre et la connexion d'un monde objectif.

2 Monde et espace logique

Je pense tout simplement que nous ne pouvons plus adopter une telle conception d'un monde physique donné et apophantiquement recueilli. En tout cas, nous ne pouvons plus adopter une conception de la logique qui la confine à la logique apophantique.

Car le monde ne peut plus être conçu sans la logique. Comme le souligne Gérard Lebrun dans son ouvrage sur Kant, les Antinomies cosmologiques ont pour origine un usage transcendantal des catégories, qui lui-même a pour fondement un usage réfléchi de la logique formelle :

Les métaphysiciens n'ont jamais *pris* – à proprement parler – le droit de décider sur les « choses en général ». Ce droit exorbitant leur semblait aller de soi, puisqu'ils faisaient crédit à une « ontologie qui était toujours demeurée à son insu dans le champ de la logique » [...] et qui tirait de là son apparence d'« universitas ». C'est de cette naïveté que leur mauvaise foi s'alimente : fascinés par la logique, ils consolidaient l'apparence d'objectivité qu'engendre celle-ci.

(*Kant et la fin de la métaphysique*, p. 95)

Il n'y aurait pas de monde, au sens de la totalité de ce qui existe, sans que la visée de tout ce qui existe ne soit gagée sur des formes spécifiquement logiques de généralité. Ce n'est donc pas parce que les choses font monde que la logique peut parler de « toutes choses », c'est plutôt l'inverse.

La contemporanéité de la logique et du monde a pour exposé typique le *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein. Pour Wittgenstein, le monde n'est pas un monde d'individus ou un monde de propriétés et de relations, mais un monde de *faits*. Les faits sont les entités primitives. Paul n'est qu'une abstraction tirée de tous les faits impliquant Paul ; de même, la rougeur n'est qu'une abstraction à partir de tous les faits de rouge.

Je cite l'ouverture du *Tractatus* :

1 – Le monde est tout ce qui a lieu.

1.11 – Le monde est déterminé par les faits, et par ceci qu'ils sont *tous* les faits.

Double problème : (i) le monde ne peut être la simple juxtaposition des faits, car il faudrait encore expliquer comment ces faits peuvent coexister pour faire un monde ; (ii) le « fait » que les faits qui composent ou déterminent le monde sont tous les faits, n'est pas un fait. Autrement dit : (i) comment tous les faits tiennent-ils ensemble ? (ii) sachant qu'ils tiennent ensemble, comment représenter la totalité qu'ils forment si cette dernière ne constitue pas elle-même un fait ?

La solution de ce double problème vient de la notion d'espace logique. Le monde est originellement plongé dans l'espace logique de tous les états de choses possibles :

1.13 – Les faits dans l'espace logique sont le monde.

C'est à cette seule condition que le premier problème peut être résolu, celui de la représentation des faits comme totalité de *tous* les faits.

Le monde est la totalité maximale de tous les faits élémentaires sur le fond de l'espace logique. Dire que ce sont là tous les faits, c'est dire que tout fait dans l'espace logique qui ne peut être asserté comme faisant partie du monde peut être asserté comme ne faisant pas partie du monde, c'est-à-dire comme n'étant pas le cas. La donnée de tous les faits élémentaires qui sont le cas détermine par là même tous les autres faits, ce que Wittgenstein appelle aussi « la réalité » :

2.04 – La totalité des états de choses subsistants est le monde.

2.05 – La totalité des états de choses subsistants détermine aussi quels sont les états de choses non subsistants.

2.06 – La subsistance des états de choses et leur non-subsistance est la réalité.

Autrement dit, le plongement de tous les états de choses subsistants dans l'espace logique fait apparaître, de manière non inférentielle (cf. Eli Friedlander, *Signs of Sense*, p. 46), quels sont les faits qui sont le cas par opposition à ceux qui ne sont pas le cas. Ce que Wittgenstein appelle « la réalité » n'est rien d'autre que ce plongement et la dichotomie qui s'ensuit (entre la subsistance et la non-subsistance de certains états de choses).

Mais la notion d'espace logique est aussi le principe de la solution du second problème, celui de la représentation de la totalité de tous les faits comme *totalité cohérente*. Ce point demande au préalable un exposé très rapide de certains aspects du *Tractatus*.

Le langage est compris comme la mise en rapport de l'espace logique (espace de tous les états de choses possibles) avec le monde (comme ensemble de tous les faits). Une proposition est l'image d'une certaine situation possible, la structure logique de la proposition montrant la structure de la situation qu'elle représente. Une proposition est une image, construite dans l'espace logique, qui « montre ce qu'il en est des états de choses *quand* elle est vraie » (4.022). C'est une image à laquelle est comparée ce qui se trouve réalisé dans le monde :

3.11 – Nous usons du signe sensible (sonore ou écrit, etc.) de la proposition comme projection de la situation possible.

3.12 – [...] la proposition est le signe propositionnel dans sa relation projective au monde.

4.01 – La proposition est une image de la réalité. La proposition est un modèle de la réalité, telle que nous la figurons.

Asserter une proposition, c'est *projeter* l'image d'une certaine situation sur la réalité, c'est utiliser cette image comme « règle graduée » pour décrire la réalité (2.1512-2.15121). Comme le dit Wittgenstein, la situation projetée par une proposition « détermine un lieu au sein de l'espace logique » (3.4). Ce lieu n'est pas une image tapie dans l'ombre de l'espace logique et simplement éclairée par la proposition : ce lieu est au contraire créé par sa projection, c'est-à-dire projeté au sens où l'on parle de la projection d'un film. Et l'espace logique n'est lui-même que le corrélat de telles projections propositionnelles : il ne leur préexiste pas. Certes, Wittgenstein conçoit cet espace logique comme un espace unique, qui reste identique quelle que soit la proposition considérée : l'espace logique est bien la totalisation idéale de tous les lieux logiques. Néanmoins, l'espace logique du *Tractatus* ne préexiste pas aux différentes projections propositionnelles de lieux logiques : chaque proposition est une re-détermination, une nouvelle mise en perspective de cet espace, et par là du monde lui-même. C'est ce que Wittgenstein exprime en disant, en 3.42 :

3.42 – Quoique la [une] proposition ne puisse déterminer qu'un seul lieu de l'espace logique, la totalité de celui-ci doit pourtant être déjà donnée par la proposition. [...]. (L'échafaudage logique enveloppant une image détermine l'espace logique. La proposition traverse de part en part l'espace logique tout entier.)

Dans la mesure où le monde est comme tel plongé dans l'espace logique, l'espace logique explique que le monde constitue une totalité cohérente, et non une simple juxtaposition de faits. L'unité de l'espace logique est garantie par les vérités logiques : les tautologies (comme « p ou non- p »), en effet, nous montrent l'espace logique dans son unité et toute son étendue :

4.463 – Les conditions de vérité déterminent le domaine de variation laissé aux faits par la proposition. [...].

La tautologie laisse à la réalité la totalité – infinie – de l'espace logique [...].

C'est en cela que, comme le dit Wittgenstein, « la logique remplit le monde » (5.61).

L'espace logique n'est pas lui-même une simple juxtaposition de situations possibles, car sinon le problème de départ (celui de la cohérence du monde comme totalité des faits) ne ferait que se reposer à propos de l'espace logique. L'espace logique n'est pas la simple collection de toutes les situations possibles, mais le lieu où des situations possibles sont déterminées au moyen des coordonnées que constituent les états de choses possibles comme possibilités élémentaires. L'espace logique permet de figurer à chaque fois un certain ensemble de combinaisons de possibilités élémentaires : les conditions de vérité d'une proposition. Chaque proposition projette une certaine distribution des états de choses possibles, une certaine contrainte pour organiser les états de choses possibles de manière à rendre vraie la proposition. Une proposition décrit une certaine marge de manœuvre laissée à la réalité, à savoir toutes les façons possibles de rendre vraie cette proposition — ce qu'on appelle ses conditions de vérité. Une proposition constitue ainsi à chaque fois une mise en perspective de l'espace logique tout entier. L'espace logique n'est pas la liste inarticulée de toutes les possibilités élémentaires, mais le support d'une analyse logique : celle qui permet de dégager des possibilités élémentaires comme paramètres ultimes pour décrire tous les cas où une proposition donnée est vraie. En somme, de même que le monde n'existe pas sans l'espace logique, de même l'espace logique n'existe-t-il pas en dehors de l'analyse logique d'une proposition dans sa prétention à être vraie.

Pour résumer : la cohérence du monde (ce qui fait que le monde « tient » comme totalité) est ultimement gagée sur celle de l'espace logique, mais la cohé-

rence de l'espace logique est elle-même ultimement gagée sur celle de l'ordre du vrai.

Remarque 1 : Le monde n'est pas sans la possibilité que nous en parlions, mais cela ne signifie pas que le monde soit ce qu'on en dit. Précisément, aucune proposition ne peut jamais cerner le monde : elle laisse toujours une marge de manœuvre au monde.

Remarque 2 : en 3.12, Wittgenstein indique qu'une proposition est *relation projective au monde* et qu'elle ne peut jamais déterminer un lieu dans l'espace logique *sans par là même donner la totalité de l'espace logique*. Le sens d'une proposition engage à chaque fois le tout d'un monde sur le fond de l'espace logique. Dire cela, c'est dire que toute proposition est à chaque fois solidaire d'un *monde possible*.

Bien entendu, parler de mondes possibles à propos du *Tractatus* est doublement problématique.

Tout d'abord, ce serait bien sûr un contresens de comprendre l'espace logique comme le réservoir de tous les mondes possibles, et les vérités logiques comme étant des propositions vraies dans tous les mondes possibles. Certains commentateurs (comme Pasquale Frascolla ou Roger White) interprètent les tautologies, qui sont les propositions dont la vérité est montrée à même leur symbole, comme des propositions qui ne dépendent pas de la configuration particulière du monde, et qui sont donc vraies dans tous les mondes possibles. En réalité, Wittgenstein ne dit pas que les tautologies sont des vérités vraies dans tous les mondes possibles. Les tautologies ne décrivent pas les traits logiques du monde (c'est-à-dire les traits communs à tous les mondes possibles), car précisément elles ne décrivent rien. Au contraire, Wittgenstein écrit en 6.12 que c'est le fait *que certaines propositions soient des tautologies* qui montre les traits logiques du monde. Par conséquent, le caractère tautologique de certaines propositions ne peut pas être expliqué au moyen des traits que le monde partage avec tous les autres mondes possibles, c'est l'inverse. La nécessité des tautologies n'est pas fondée sur ce qui serait la « structure de la réalité », mais sur leur structure symbolique, sur la structure de leur construction dans le langage (voir par exemple Cora Diamond, "Throwing Away the Ladder : How to Read the *Tractatus*"). Le fait qu'une proposition soit analysable comme tautologie *montre* un aspect logique du monde.

La seconde raison pour être très prudent en parlant de mondes possibles à propos du *Tractatus* est très simple : pour la logique modale contemporaine, un monde possible est une construction linguistique, un certain ensemble de propositions (je vais y revenir dans un instant). Dans ce cadre, une proposition est la spécification partielle d'un monde possible ; on ne dispose donc d'aucun monde tant qu'on n'a pas considéré toutes les propositions, et indiqué, pour chaque proposition, à quels mondes elle appartenait. Au contraire, le *Tractatus* décrit une propo-

sition comme étant par elle-même la visée projective d'un monde possible, parce qu'elle est comme telle dans une relation projective au monde. Au fond, pour la logique modale le monde est un monde possible parmi d'autres. Au contraire, dans la perspective du *Tractatus*, on peut dire qu'une proposition est la visée d'un monde possible uniquement dans la mesure où elle est une visée possible du monde.

3 Monde et mondes possibles

- Aristote : la logique vient après le monde, au sens où la logique, comme grammaire de l'apophansis, présuppose le monde.
- Wittgenstein : la logique vient en même temps que le monde, au sens où l'espace logique est contemporain du monde.
- Cran supplémentaire : la logique vient avant le monde, au sens où elle peut se passer de l'idée de monde.

Un monde possible devient, avec Carnap (voir *Signification et nécessité*, §2), une « description d'état ». Une *description d'état* est une collection d'énoncés qui contient, pour tout énoncé atomique du langage construit à l'aide d'un symbole de prédicat ou de relation, soit cet énoncé, soit sa négation, et qui ne contient rien d'autre. Une description d'état est donc la description d'un état possible du monde tel qu'il est déterminé par les individus existants et par les symboles de prédicats et de relations disponible dans le langage. Un monde possible est une recombinaison de tous les états de choses possibles. C'est ce qu'on appelle la conception combinatorialiste du possible. L'ensemble des descriptions d'état correspond ainsi à l'espace logique du langage, et un énoncé qui vaut pour toutes les descriptions d'état sera dit *logiquement nécessaire*. Les mondes possibles sont donc toutes les configurations arbitraires d'états de choses concevables dans l'espace logique attaché au langage, et la nécessité n'est rien d'autre que la vérité logique.

Il y a de bonnes raisons pour penser (cf. Stéphane Chauvier, « Les possibles sans les mondes ») que la notion de monde possible est une invention de la logique modale, et que la « sémantique des mondes possibles » ne donne pas du tout les conditions de vérité réelles de nos énoncés modaux (c'est-à-dire des énoncés modaux produits dans le langage ordinaire).

Mais on peut être plus radical : la sémantique logique moderne, fondée sur la notion de modèle, ne donne pas du tout le sens des expressions du langage, ni les conditions de vérité des énoncés du langage. Pour le dire autrement : la sémantique logique n'est pas une sémantique.

Notion de théorie formelle (axiomatique) et de modèle : voir Robert Blanché, *L'axiomatique*. C'est tout un sujet à part entière, mais dont on peut faire l'économie s'agissant de la question du monde.

Les différents modèles d'une théorie formelle (par exemple la théorie des ensembles) sont parfois comparés à autant de mondes possibles. Un modèle, toutefois, n'est pas un monde possible. Un modèle est obtenu par ré-interprétation du vocabulaire non logique d'un langage formel ; un monde possible correspond au contraire à une ré-évaluation sur la base du langage tel qu'il est interprété dans le monde actuel. Plus généralement, les mathématiques (et les sciences mathématisées) ne parlent pas du monde, et ce pour au moins deux raisons : d'une part parce qu'elles consistent à construire des théories formelles, d'autre part parce que le monde ne devient objet de connaissance scientifique que dans la mesure où il cesse d'être le monde pour être ressaisi ou reconstruit comme un modèle, pour être mis en perspective de manière particulière comme le modèle d'une certaine théorie, car une théorie est à chaque fois une certaine coupe du monde. (Ce dernier point pose d'ailleurs le problème du rapport entre théories différentes ; l'unification de théories différentes est une unification elle-même théorique, elle ne passe pas par le fait que les différentes théories parlent toutes du (même) monde.)

Tractatus : pas de monde sans espace logique, mais pas d'espace logique sans mondes possibles. Je voudrais faire retour à cette idée, en me fondant cette fois sur Saul Kripke.

Kripke introduit la notion de monde possible pour rendre compte des scénarios contrefactuels que nous formulons dans le langage ordinaire. Par exemple, nous disons —c'est l'exemple de Kripke— que Nixon aurait pu perdre l'élection présidentielle de 1968. Un tel scénario contraire aux faits s'appelle un scénario contrefactuel. Bien que contraire aux faits, il est parfaitement doué de sens. Poser un scénario contrefactuel, selon Kripke, revient à stipuler un monde possible différent du monde actuel, dans lequel, pour reprendre notre exemple, Nixon a perdu l'élection. Attribuer une propriété contingente à un individu, c'est poser un monde possible contrefactuel dans lequel cet individu existe sans avoir cette propriété. Outre le monde actuel, on peut ainsi envisager une infinité d'autres mondes possibles. Tout le problème est (i) d'abord, de rendre compte du statut de ces mondes possibles ; (ii) ensuite, de savoir comment on peut continuer à parler de Nixon alors qu'on suppose quelque chose qui est faux de lui : comment Nixon peut-il habiter deux mondes possibles différents (le monde actuel et le monde contrefactuel qu'on a introduit) ? Ce problème est parfois présenté comme un problème de ré-identification d'un « même » individu d'un monde possible à un autre (sachant que, de monde à monde, cet individu ne conserve justement pas toutes ses propriétés).

Selon Kripke, ce problème —celui de « l'identification à travers les mondes »—

est en fait un faux problème :

Ce qu'il y a de plus contestable dans cette histoire d'identité, c'est la conception des mondes possibles qui la sous-tend. Un monde possible y est assimilé à un pays étranger, vis-à-vis duquel on est dans la position de l'observateur. Peut-être Nixon est-il parti pour ce pays, peut-être ne l'a-t-il pas fait, en tout cas on dispose seulement de qualités observables. Par l'observation, on peut voir toutes les qualités de quelqu'un, mais on en peut pas voir qu'il est Nixon.

[...] Un monde possible n'est pas un pays lointain qu'on rencontre sur son chemin ou qu'on regarde au télescope. [...] Un monde possible est *donné par les conditions descriptives que nous lui associons*. [...] Dès lors qu'une telle situation nous paraît possible [Nixon perdant les élections], le fait que l'homme qui aurait pu perdre les élections, ou qui les a perdues dans ce monde possible, est Nixon, ce fait nous est donné, parce qu'il fait partie de la description de ce monde. Les « mondes possibles » sont *stipulés*.

(*La Logique des noms propres*, pp. 31-32)

Affirmer la possibilité d'une certaine situation contrefactuelle, c'est, pour Kripke, poser l'existence d'un monde possible dans lequel cette situation se trouve réalisée. Mais la réciproque est vraie : poser un monde possible, ce n'est rien d'autre qu'envisager une situation contrefactuelle — par exemple celle dans laquelle Nixon perd l'élection présidentielle. Les mondes possibles sont donc à penser, non comme des entités métaphysiques, comme des mondes lointains éloignés du nôtre, mais comme le corrélat d'hypothèses contrefactuelles. Ceci répond au premier problème (i).

(Querelle de l'actualisme et du réalisme modal. Selon David Lewis, les différents mondes possibles existent au même titre que le monde actuel. Réponse de Stalnaker : les différentes façons dont les choses auraient pu être (*the many ways things could have been*) ne sont pas des mondes, mais des propriétés du monde. Or on peut tout à fait envisager des propriétés non instanciées. Par conséquent, on peut tout à fait admettre qu'il existe de nombreuses façons dont les choses auraient pu être, sans pour autant admettre qu'il existe d'autres mondes que le monde actuel.)

Quant au second problème (ii), on voit que la représentation des choses qu'adopte Kripke demande néanmoins de justifier la possibilité de faire référence à Nixon dans un autre monde que le monde actuel — sinon ce ne serait pas de Nixon *lui-même* qu'on parlerait pour dire qu'il aurait pu perdre l'élection présidentielle : on ne parlerait que d'une variante, d'un individu ayant beaucoup de points communs avec Nixon, mais sans être Nixon. On croit qu'on pourrait disposer de cri-

tères, d'un faisceau de propriétés essentielles, permettant d'identifier Nixon dans n'importe quel monde. Mais les propriétés essentielles de Nixon ne sont pas des conditions nécessaires et suffisantes pour être Nixon : tout au contraire, parler de propriétés nécessaires de Nixon (c'est-à-dire de propriétés invariantes dans tous les mondes possibles dans lesquels on peut considérer Nixon) *présuppose* qu'on parle dans chaque monde du même individu, à savoir *Nixon* (voir pp. 34-35).

En réalité, le fait qu'on vise Nixon (*le même Nixon que celui du monde actuel*) est constitutif du sens même d'une supposition contrefactuelle concernant Nixon : l'identité de Nixon n'est pas le résultat d'une identification, c'est un point de départ. Selon Kripke, en effet, le propre d'un nom propre est justement de désigner par principe le même individu, dans n'importe quel monde possible : si le nom propre 'Nixon' désigne un certain individu dans le monde actuel, à savoir notre Nixon, alors ce nom continuera de désigner le même individu, Nixon, même si ce dernier est considéré dans d'autres mondes possibles que le monde actuel, avec certaines propriétés différentes de celles qu'il a dans le monde actuel. C'est précisément ce qui rend possible de continuer à parler de Nixon pour dire qu'il aurait pu ne pas être élu. En revanche, si je parle du « président des États-Unis en 1970 », je fais référence dans le monde actuel à l'individu qui de fait a été président des États-Unis en 1970, à savoir Nixon. Mais dans d'autres mondes possibles, l'individu remplissant la « fonction » d'être le président des États-Unis en 1970 (en supposant qu'il y en ait un, et un seul) pourra tout à fait ne pas être Nixon, mais par exemple Humphrey. Il y a donc une différence essentielle entre le nom propre 'Nixon' et la *description définie* « président des États-Unis en 1970 ». La référence d'une description définie, contrairement au cas d'un nom propre, est susceptible de varier d'un monde à un autre. Kripke appelle *désignateur rigide* toute expression qui vise par principe le même individu, quel que soit le scénario dans lequel ce dernier est considéré. La thèse avancée par Kripke est, simplement, que les noms propres sont des désignateurs rigides, contrairement aux descriptions définies. Il s'agit d'une thèse linguistique, mais Kripke couple cette thèse linguistique à toute une série de thèses métaphysiques (sur lesquelles je passe, car là n'est pas l'essentiel).

De même que le nom propre 'Nixon' fait par principe référence au même individu dans tous les mondes possibles, de même le nom d'espèce naturelle « eau » ou bien encore « chat », constitue, pour Kripke, un quasi-nom propre, c'est-à-dire un terme qui désigne toujours le même genre de choses que *notre* eau ou que *nos* chats, dans quelque monde possible que nous nous placions.

En particulier —c'est la thèse de Kripke—, dans n'importe quel monde possible, l'eau sera la substance chimique H₂O ; dans n'importe quel monde possible, les chats seront des animaux, et non par exemple des démons : car si un monde possible contenait des démons en tous points ressemblant à des chats, nous ne dirions pas que dans ce monde les chats sont des démons, nous dirions que ce monde

contient des démons qui sont de faux chats. Si un monde possible contenait une substance ressemblant en tous points à de l'eau, mais sans avoir la formule chimique H_2O , nous ne dirions pas que dans ce monde l'eau n'est pas H_2O , nous dirions que ce monde contient de la fausse eau.

Que ce que nous appelons de l'eau soit H_2O , que ce que nous appelons les chats soient des animaux, ces faits actuels constituent des invariants suivant lesquels seulement cela a un sens d'envisager tel ou tel monde contrefactuel. Ce sont, selon Kripke, des nécessités métaphysiques. On ne peut donc pas envisager un monde contrefactuel dans lequel l'eau n'est pas H_2O , ou bien dans lequel les chats ne sont pas des animaux. Dans le cadre des mondes possibles, le monde, c'est le monde actuel, *mais le monde actuel n'est actuel que pour autant que nous l'actualisons* au moyen du langage, pour autant que nous en fixons les traits essentiels au moyen de noms comme celui de « eau » ou de « chat ».

L'eau est nécessairement H_2O , les chats sont nécessairement des animaux, mais on voit que l'eau ou les chats ne sont pas par eux-mêmes, pour ainsi dire, la source de cette nécessité. Cette nécessité est liée, plus largement, à une fixation dans le langage, à l'introduction du nom « eau » ou du nom « chat ». Or cette fixation passe par l'exhibition de paradigmes : comme le dit Kripke, le concept d'eau, ou bien celui de chat, n'est pas donné par une description abstraite, mais fondamentalement en pointant du doigt de l'eau ou bien un chat et en disant : « l'eau, c'est cette espèce de chose » ; « un chat, c'est cette espèce d'être ». Or un tel geste engage le monde tout entier. *C'est seulement dans un monde qu'on peut identifier l'espèce des chats au moyen de paradigmes pour proprement fixer la référence du nom « eau » ou du nom « chat ».* Le seul contexte adéquat pour baptiser un individu ou une espèce (en exhibant des paradigmes), c'est un monde — ce monde. *Baptiser, c'est proprement mettre au monde.* Le fait que ce que nous appelons l'eau soit ce qu'elle est, ou que les chats soient ce qu'ils sont, *ce fait est le fait du monde actuel pris comme un tout.* Ainsi, l'être-monde et l'être-actuel du monde actuel sont au fond inséparables, et l'actualité du monde actuel est *comme telle* source de nécessités métaphysiques. En cela, le monde actuel possède en soi une portée métaphysique, par les fixations langagières dont il est le contexte et qui valent à travers tous les mondes possibles. *Pour résumer* : actualiser le monde actuel, c'est le mettre à jour, c'est mettre au jour certains de ses traits essentiels, c'est mettre au monde des individus et des espèces en les baptisant. *Pas de baptême sans monde, mais pas de monde actuel sans baptêmes.*

Cette portée métaphysique du monde actuel est inséparable du langage : elle n'est pas plus mystérieuse ou transcendante que notre capacité à faire référence fixement, à travers différents mondes possibles, à la même chose ou au même genre de choses. Mais cette portée suffit à indiquer *que le monde actuel n'est pas un monde possible parmi d'autres.* Car c'est encore depuis le monde actuel, tel qu'il fixe la référence de ce que nous appelons « l'eau » ou « les chats », qu'on

peut essayer d'envisager que toutes sortes de scénarios contrefactuels à propos de l'eau ou des chats. Pour le dire autrement, le monde (le monde actuel) ne se limite pas à un ensemble de faits : c'est aussi un ensemble de jalons référentiels —ce que j'ai appelé tout à l'heure des invariants— qui sont présupposés pour toute variation contrefactuelle.

Par contraste, la conception des mondes possibles que véhicule la logique modale est justement fondée sur la considération des seuls faits (des seules propositions vraies), et sur la mise entre parenthèses des jalons référentiels qui articulent le monde actuel. Contre cette conception logique, l'éventail des mondes possibles est à comprendre, non comme le support *mais au contraire comme le corrélat* de la mise en jeu de certains désignateurs rigides. Les mondes possibles n'ont donc de sens que rapportés au monde actuel. *Mais, réciproquement*, le monde actuel n'est pas actualisable sans la référence à tous les mondes possibles qui permettent de dégager et de mettre en perspective ses traits essentiels.

Conclusion

Pas de monde sans espace logique, pas d'espace logique sans mondes possibles, pas de mondes possibles sans monde (actuel). Voilà en somme la boucle que nous avons parcourue.

Ajout pendant les questions

J'ai décrit un désengagement progressif de la logique à l'égard de la question du monde. Je voudrais souligner que ce désengagement a aussi une face positive.

On peut en effet définir le monde par la totalité de toute ce qui existe, mais une telle définition présuppose la cohésion, et donc au moins l'homogénéité de toutes les choses qui existent ensemble pour faire un monde. Au fond, le monde se caractérise par deux traits : le monde comme totalité, et le monde comme cohésion. Le second de ces traits est dérivé du premier lorsqu'on considère que l'homogénéité des choses qui composent le monde découle de leur appartenance commune à la même totalité.

La logique a traditionnellement sous-tendu la possibilité de viser le monde comme totalité. Mais dès lors que la logique se désengage de la question du monde, et cesse de jouer ce rôle, la question proprement ontologique du monde comme cohésion peut être posée pour elle-même. Cela a une vertu de clarification : à la logique la sphère « de la pensée pure » (Frege), à l'ontologie l'explication de la cohésion du monde (c'est-à-dire l'explication de ce qui permet aux choses de tenir ensemble pour faire un monde).